

ESQUISSE D'UNE ECOLE FRANCOPHONE D' ANTHROPOLOGIE DE LA COMMUNICATION ¹

Paul Rasse²

L'Anthropologie de la communication doit beaucoup aux écoles Nord-Américaines ainsi que Winkin l'a magistralement développé, au *Mental Research Institut* de Paolo Alto créé par Baetson et son équipe, à l'*Institut of Direct Analyses* de Philadelphie où officiaient Watzlawick, et Birdwhistell, à l'Université de Chicago encore, avec Goffman et bien d'autres qui ont entrepris une ethnologie méticuleuse des relations interpersonnelles, exotiques ou endogènes, au sein des sociétés humaines (tribus primitives, bandes de jeunes, salles communes d'un hôpital ou d'un institut gériatrique...)³. Les chercheurs se proposaient d'étudier la communication dans les paroles, les gestes, les regards de la vie quotidienne, afin de reconstituer peu à peu « le code secret et compliqué écrit nulle part mais compris de tous »⁴. Ils s'efforçaient de saisir la façon

1 Des extraits de cet article ont été publiés dans : Rasse Paul, *La rencontre des mondes, Diversité culturelle et communication*, éditions Armand Colin, Paris, 2006.

2 Professeur des universités en Sciences de l'information et de la communication - Université de Nice - Sophia Antipolis, directeur du Laboratoire de recherche I3M (milieux, médias, médiation), en sciences de l'information et de la communication

3 Winkin Yves, *Anthropologie de la communication*, De Boeck University, 1996 ; *La nouvelle communication*, Éd. Seuil, 1984.

4 Selon la célèbre expression d'Edward Sapir, cité par Winkin Yves, *Anthropologie de*

dont s'organisent les relations entre les individus de ces communautés, et d'abord l'échange de messages, ces « chapelets de mots qui circulent d'un esprit à l'autre par l'intermédiaire de la bouche, des oreilles, ou de la main et des yeux »¹. Ils s'intéressaient encore aux attitudes non verbales et aux bruits qui confirment, contredisent ou brouillent les messages, puis encore aux matrices culturelles qui font sens, donnent leur signification aux messages, formatent les processus d'échange, prédefinisent les canaux de circulation de l'information. On le voit, ces études se situent sur un plan micro social, celui de la description ethnographique de groupes restreints, de l'observation des comportements des individus qui les composent, des interactions entre eux, éventuellement aussi, de la comparaison ethnologique des communautés et des matrices culturelles qui structurent le fonctionnement interne du clan.

Mais l'Anthropologie de la communication ne saurait se réduire à cette seule approche, si fertile et célèbre soit-elle (elle est devenue un incontournable de la formation des étudiants en Science de l'Information et de la Communication) car il existe dans les pays francophones, notamment en France et en Belgique², une autre tradition qui se risque au macro social. Elle prend en considération les cultures des mondes passés et présents pour étudier le mouvement des civilisations et nourrir un autre regard sur la société. La communication entre les peuples occupe une place forte au sein de ces dispositifs, elle en est le moteur, et la démarche anthropologique s'efforce de dire en quoi elle contribue à l'histoire de l'humanité.

Nous nous contenterons ici d'esquisser les grandes lignes de cette approche, puis de voir en quoi elles ouvrent un vaste champ de recherche auquel pourraient contribuer les sciences de l'Information et de la Communication, en se donnant pour objectif, d'une part de dégager de l'ensemble des travaux ceux qui concernent le fait de communication, et d'autre part de poser un regard anthropologique sur le rôle des NTIC

la communication, op. cit. 4^{ème} de couverture.

1 Winkin Yves, *Anthropologie de la communication*, op. cit. p. 82

2 L'université catholique de Louvain a créé une chaire d'anthropologie de la communication qui développe cette perspective, si l'on en juge par les travaux de Jean Lohisse, *Les systèmes de communication : approche socio-anthropologique*, Éditions Armand et Colin, 1998, sur les quels nous reviendrons plus loin.

dans les mondes contemporains, de façon à mieux cerner les mutations culturelles qu'elles imposent progressivement à toute l'humanité.

Commençons par repenser le projet anthropologique, par opposition à certaines mauvaises habitudes qui tendent à considérer les termes Ethnologie et Anthropologie comme des synonymes, et employer l'un et l'autre de façon indifférenciée dans la seule perspective d'élargir le vocabulaire du rédacteur et d'éviter les répétitions. Lévi-Strauss, lui, prend bien soin de distinguer Ethnographie, Ethnologie, Anthropologie, sciences auxquelles il fait correspondre trois niveaux de la recherche¹.

La première étape ethnographique est celle de l'étude des sociétés, sur le terrain, au plus près des habitants, des modes de vie et des relations que les hommes et les clans tissent, des croyances qu'ils partagent, des manifestations culturelles qui les réunissent. La taille de la société, recommande Lévi-Strauss, « doit être suffisamment réduite pour que l'auteur (le chercheur) puisse rassembler la majeure partie de son information grâce à une expérience personnelle »². La méthode est celle de l'observation participante, de l'empathie, de l'imprégnation lente et continue des groupes humains minuscules avec lesquels le chercheur entretient un, rapport personnel³. Son travail est pour l'essentiel descriptif. C'est à ce niveau que travaille Watzlawick lorsqu'il étudie les conduites psychopathologiques des malades mentaux en essayant de faire abstraction de toutes les connaissances psychiatriques et autres notions préconçues, afin de centrer leurs travaux sur l'étude de la relation entre les sujets et de l'influence que cela implique sur les comportements⁴.

Le second niveau, celui de l'Ethnologie, a une visée plus synthétique qui peut s'opérer dans trois directions : « géographique si l'on veut intégrer des connaissances relatives à des groupes voisins ; historique si l'on vise à reconstituer le passé d'une ou plusieurs populations ;

1 Lévi-Strauss Claude, *Anthropologie structurale*, Presses pocket, 1990 (1^{ère} édition chez Plon 1958), p. 411 et suivantes. Le point de vue à été repris plus récemment par Françoise Héritier in : Héritier Françoise, *Masculin / féminin, la pensée de la différence*, Ed. Odile Jacob 1996, p.32 et suivantes

2 Idem.

3 Laplantine François, *L'anthropologie*, Petite Bibliothèque Payot, 2001, p 17.

4 Winkin Yves, *La nouvelle communication*, Seuil, 1995, Entretien de Carol Wilder avec Paul Watzlawick, p. 318 et suivantes.

systématique enfin, si l'on isole, pour lui donner une attention particulière, tel type de technique, de coutume ou d'institution »¹. Là déjà, le chercheur devra renoncer à produire lui-même toutes les données nécessaires à ses analyses et utiliser, en seconde main, des matériaux ethnographiques produits par d'autres. On peut, par exemple, situer à ce niveau le fameux *double bind* (double contrainte) mis en évidence par Grégory Baetson et Margaret Mean à partir de leurs travaux sur la Société Balinaise, puis de l'observation des loutres du zoo de San Francisco, avant d'être repris par eux et bien d'autres pour étudier les comportements sociaux, et notamment schizophréniques, en milieu psychiatrique².

*Le troisième niveau, celui de l'Anthropologie, tend à « une connaissance globale de l'homme, embrassant son sujet dans toute son extension historique et géographique ; aspirant à une connaissance applicable à l'ensemble du développement humain depuis, disons, les hominidés jusqu'aux races modernes ; et tendant à des conclusions positives ou négatives, mais valables pour toutes les sociétés humaines depuis la grande ville moderne jusqu'à la plus petite tribu mélanésienne »*³. Là se dessine une anthropologie culturelle, géopolitique, macro économique de l'humanité, qui s'attache aux civilisations grandes et petites dans leur diversité et leurs mouvements au contact les unes des autres. « Usant du comparatisme et visant à la généralisation ajoute Françoise Heritier, elle a pour objet une réflexion sur les principes qui régissent l'agencement des groupes et la vie en société sous toutes ses formes »⁴. C'est à ce niveau que nous situons le projet d'une anthropologie de la communication dont nous essaierons de montrer, au travers des références à quelques auteurs, qu'elle s'inscrit dans une tradition caractéristique des sciences sociales francophone.

Si l'Anthropologie s'intéresse aux sociétés primitives, c'est moins pour leur économie interne, domaine de l'Ethnographie, ou pour leur propre histoire et les relations qu'elles entretiennent avec leurs voisins, domaine de l'Ethnologie, que pour ce qu'elles nous enseignent sur l'histoire de l'humanité tout entière et sur le mouvement des civilisa-

1 Levi-Strauss Claude, *Anthropologie structurale*, op.cit p.412.

2 Winkin Yves, *La nouvelle communication*, op. cit. p. 31 à 41.

3 Levi-Strauss Claude, *Anthropologie structurale*, op.cit p.413.

4 Heritier Françoise, *Masculin / féminin*, op. cit., p. 33

tions ; depuis les premiers chasseurs cueilleurs, vivants en clan isolés les uns des autres par le désert, la mer, la jungle ou la forêt amazonienne et par la guerre perpétuelle qu'ils se livrent entre eux, jusqu'à notre civilisation mondiale, pétrie par l'essor des moyens de communication, brassant les hommes et les cultures comme jamais auparavant. Car si, à un bout, on trouve les mondes contemporains, l'Anthropologie postule qu'à l'autre, l'étude des sociétés primitives nous renseignent sur la jeunesse de l'humanité.

Les ethnologues, voyageurs à la recherche des dernières sociétés primitives, étaient en quête des premiers jours de l'humanité. « Quant à moi, écrit encore Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*, j'étais allé jusqu'au bout du monde à la recherche de ce que Rousseau appelle les « progrès presque insensibles du commencement »... j'avais poursuivi ma quête d'un état qui, dit encore Rousseau, « n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais » et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions juste pour bien juger de notre état présent »¹. L'un des grands intérêts de l'anthropologie est de rassembler et d'exploiter un matériel inestimable sur les cultures qui nous ont précédées, pour mettre en perspective et en discussion notre monde actuel. Et Lévi-Strauss d'ajouter plus loin : « les autres sociétés ne sont peut-être pas meilleures que la nôtre... à mieux les connaître nous gagnons pourtant le moyen de nous détacher de la nôtre, non pas qu'elle soit absolument ou seule mauvaise, mais parce que c'est la seule dont nous devons nous affranchir »².

L'anthropologie constitue un formidable « panoptique du savoir ». Bruno Latour emprunte cette expression à Michel Foucault pour décrire les dispositifs matériels (bibliothèques, musées, réseaux...) qui mobilisent, enregistrent, assemblent les connaissances de façon à les donner à voir et à étudier aux chercheurs³. Là, les données ethnographiques et ethnologiques produites sur toutes les cultures encore présentes, dispa-

1 Lévi-Strauss Claude, *Tristes Tropiques*, Ed. Plon, Terre humaine, 1996 (1^{ère} éd. 1955, p.p. 364 365.

2 idem p. 453.

3 Latour Bruno, « *Les vues de l'esprit, une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques* », in *Sciences de l'Information et de la Communication*, publié sous la direction de Daniel Bougnoux, Larousse, Textes essentiels. 1993, p. 587 et p. 594 (texte publié pour la première fois, in le n°14 de la revue *Culture technique* en 1985).

rues ou en voie d'extinction, sont convoquées à la table des chercheurs, confrontées, recombinaées entre elles, synthétisées dans la perspective :

- de porter un regard global sur l'humanité, son histoire, les façons dont elle se pense et se représente ;
- de donner du sens aux pratiques culturelles enregistrées par l'ethnographie des nouveaux mondes.

On imagine bien que ce projet serait impossible, si les chercheurs devaient, par eux-mêmes, mener dans chaque tribu les enquêtes ethnographiques nécessaires à leur documentation. Et Latour d'expliquer que Lévi-Strauss n'aurait jamais pu concevoir l'Anthropologie structurale : découvrir les structures de tous les mythes de la planète, s'il n'avait pu " réunir sur son bureau " l'ensemble des travaux accumulés par ses prédécesseurs¹.

Le niveau de l'Anthropologie est aussi résolument interdisciplinaire, les connaissances issues de l'Ethnologie se conjuguant avec celles produites par la Sociologie, l'Histoire et la Géographie, bien sûr, mais aussi par la Psychologie, la Biologie, la Linguistique, et ce qui reste encore à construire, les Sciences de l'Information et de la Communication. « L'Anthropologie, c'est un certain regard, explique Laplantine, une certaine mise en perspective consistant dans l'étude de l'homme tout entier, dans toutes les sociétés, sous toutes les latitudes, dans tous les états et à toutes les époques »². La tâche est ambitieuse, elle ne peut être menée à bien, recommande Heritier, qu'en isolant des domaines³ ; ce que Lévi-Straus, par exemple, fait avec les mythes.

La démarche anthropologique, doit s'efforcer de s'appuyer sur des travaux antérieurs, en insérant la réflexion du chercheur dans un ensemble de connaissances plus vastes, mais aussi se nourrir des témoignages des premiers observateurs même si celui ci est souvent perverti par leur position sociale de voyageurs, de folkloristes, de lettrés, tantôt méprisant le peuple, tantôt nostalgiques et enchanté par lui. Elle bénéficie aussi bien sur de l'expérience ethnologique, voir ethnographique accumulée sur les communautés anciennes avant quelles ne disparaissent... Au bout, la démarche reste inductive, le chercheur ne peut prétendre connaître l'histoire et les cultures de toutes les sociétés qui ont existé.

1 Idem p. 590

2 Laplantine François, *L'Anthropologie*, Bibliothèque Payot, 2001, p. 12.

3 Heritier Françoise, *Masculin / féminin*, *op. cit.*, p. 33

Il lui faut circonscrire des objets, des territoires physiques ou virtuels, réels ou imaginaires, des pratiques sociales anciennes ou nouvelles. Il doit les investir, les étudier de l'intérieur, et adopter une démarche ethnographique pour ne pas en rester à des banalités trop générales, mais en même temps s'efforcer de saisir comment des forces extérieures plus puissantes les fond et les défont sous l'emprise des NTIC. Il s'agit de montrer comment les civilisations se sont nouées entres-elles, pour rejoindre, puis se mêler à l'ensemble qu'elles forment actuellement. Et cette dynamique devrait aussi valoir pour les autres cultures du monde, car elles sont toutes là, maintenant, aux prises avec le mouvement de la globalisation, tout arrivées au même point avec des histoires, et par des routes différentes qu'il conviendrait de refaire en marche arrière, de façon à mieux comprendre comment elles se sont constituées, comment elle se sont éparpillées en une myriade de territoires, comment elles se sont enrichies les unes des autres, comment elles ont résisté, un temps, à la domination des unes sur les autres, et comment au bout du compte, elles ont abouti à ce grand patchwork des cultures du monde en train de se refonder dans un *melting-pot* planétaire.

Les SIC (Sciences de l'Information et de la Communication) ont là un rôle primordial à jouer, d'une part, en attirant l'attention des anthropologues sur l'importance historique des processus de communication, et d'autre part, en utilisant l'Anthropologie comme discipline structurée, constituée de longue date, pour prendre du recul sur les phénomènes de communication qu'elle étudie.. Dans cette perspective, deux sortes de phénomènes sociaux occupant déjà une place centrale au sein des problématiques anthropologiques nous intéressent tout particulièrement.

Le premier est la propension de l'humanité à produire de la différence, à distinguer les individus, les groupes sociaux, à générer de la diversité culturelle, de l'identité individuelle et collective. La découverte de l'autre est au départ de la demande anthropologique, la reconnaissance et la compréhension d'une humanité plurielle est un des grands apports de la discipline¹.

1 Laplantine François, op. cit., p. 18

Le second est la propension des individus, des clans, des tribus, des sociétés et des civilisations, à se rencontrer, à échanger et à communiquer. Plus les hommes se distinguent, explique Braudel dans *Dynamique du capitalisme* et dans *Identité de la France*, et plus il ont besoin de se rencontrer « Tout village a beau faire, il ne suffira jamais à lui-même, il lui faut vendre et acheter... Si l'espace divise, il unit du fait même de cette division créatrice sans fin de besoins complémentaires ; entre zones céréalières et d'élevage par exemple, entre producteurs de grain et producteurs de vin, le contact est quasi-obligatoire »¹. Pour les anthropologues, l'échange, et notamment l'échange matrimonial, est au départ de l'histoire de l'humanité ; « quand les peuples réussissent à substituer l'alliance, le don et le commerce à la guerre, à l'isolement et à la stagnation... » dit Marcel Mauss². La prohibition de l'inceste, qui distingue radicalement, et donc différencie, les femmes les plus proches que l'on ne peut épouser, des autres, oblige les hommes du clan à aller chercher les conjointes à l'extérieur et donc à nouer des alliances avec les autres groupes environnants. « Il fallait choisir, explique Lévi-Strauss, entre des familles biologiques isolées, juxtaposées comme des unités closes, se perpétuant par elles-mêmes, submergées par leurs peurs, leurs haines et leur ignorance, et, grâce à l'institution systématique de chaînes d'inter mariages, permettant d'édifier une société humaine authentique sur la base artificielle de liens d'affinités »³.

Si l'Anthropologie Nord Américaine des relations interpersonnelles a beaucoup emprunté à la Psychologie Sociale et à la pragmatique, l'Anthropologie des cultures et des civilisations préfère, elle, l'histoire, notamment celle des mouvements longs, initiée par Braudel et développée dans la revue qu'il crée à cet effet (les Annales), de même que celle des préhistoriens ou des philosophes tels que Foucault, C'est aussi la position de Lohisse que d'opter pour une approche diachronique macroscopique, par opposition aux études ethnométhodologi-

1 Braudel Fernand, *L'identité de la France, Espace et Histoire*, tomes I II et III, Paris, Ed. Champs Flammarion, 1990, t.1 p. 12 – voir aussi : *La dynamique du capitalisme*, Paris, Ed. Champs Flammarion, 1988

2 Mauss Marcel, *Essai sur le don*, texte de 1925 cité in *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1950, pp.258 279, et in *La sociologie, textes essentiels*, Ed. Larousse 1994. pp. 361.379.

3 Lévi-Strauss Claude, *Man, Culture and society*, Ed by Harry L. Shapiro. New-York, Oxford University Press, 1956, p. 261-285. Traduction en langue française parue dans les Annales de l'Université d'Abidjan, série F, t.III, 1971, p. 21 22.

ques, interactionnistes qui s'en tiennent à l'ordinaire de la communication¹. Ensemble, ils racontent comment les moyens de communication, d'abord inexistants, réduits à la circulation matrimoniale des femmes et à l'échange de quelques éléments symboliques et précieux comme les parfums ou les bijoux, en viennent progressivement à se développer, à se renforcer, à mettre en relation les sociétés entre elles.

Les premiers moyens de communication, un tant soit peu performants, permettant de transporter à moindre coût et en grande quantité des marchandises et des hommes se sont édifiés sur l'eau. Les premières grandes civilisations sont nées le long du Nil, de l'Euphrate et du Tibre parce que ces fleuves ont été les premières grandes voies de navigation unifiant d'immenses territoires. Plus tard vers l'an 2000 avant JC, apparaissent de nouveaux navires équipés d'une quille et d'une voile permettant de remonter le vent ; la mer Méditerranée qui n'était jusqu'à qu'un immense désert devient un fabuleux espace de communication entre les civilisations établies sur son pourtour. Et bientôt des marchandises de toutes sortes, mais aussi les savoirs, les goûts, les représentations du monde, s'échangent et fertilisent les civilisations, facilitant leur rayonnement. L'Égypte, la Mésopotamie, l'Asie Mineure, Mycènes, la Crète, deviennent cosmopolites, et chacun prend chez les autres ce qu'ils ont produits de mieux pour l'installer chez lui². Et Braudel d'ajouter « la décadence, les crises, les malaises de la Méditerranée, ce sont justement les pannes, les insuffisances, les cassures du système circulatoire qui la traversent, la dépassent et l'entourent, et qui des siècles durant l'avaient mise au-dessus d'elle-même »³. Chaque fois, les nouveaux moyens de communication, étendent la capacité des puissants de brasser d'avantages de cultures et d'en tirer le meilleur parti pour étendre encore leur puissance. À la renaissance, de nouvelles routes maritimes, étendent à la planète toute entière, un processus inexorable de rencontre des civilisations entre elles.

On situe la rupture avec une économie rurale millénaire dans la seconde moitié du XIXe, quand les routes et surtout le chemin de fer commencent à irriguer la France et l'Europe, acheminant à moindre coût des fabrications et des matériaux nouveaux, ruinant les économies locales traditionnelles, poussant les populations à immigrer vers les

1 Lohisse Jean, op. cit. p. 10

2 Braudel Fernand (sous la direction de), *La Méditerranée*, op. cit., p. 46.

3 idem, p. 64.

grands centres urbains, là où elles espèrent trouver ce dont elles rêvent, et qu'elles ont commencé de goûter au travers des marchandises désormais véhiculées par chemin de fer jusque dans les endroits les plus isolés. Et ce mouvement qui marque la fin des terroirs millénaires se poursuit inexorablement depuis avec le reste du monde¹. Ensuite, le processus s'accélère, les réseaux routiers, maritimes, ferroviaires, aériens, téléphoniques, informatiques, étendent leur puissance transformatrice au monde entier, avec toujours ces mêmes forces d'uniformisation des modes de vie, des façons de penser, de rêver. Et dans le même temps, paradoxalement, de nouvelles fractures politiques, sociales, économiques, technologiques réactivent les identités ou en créent de nouvelles. Aux identités holistiques, cohérentes, englobant l'univers de chacune des communautés, se substituent des identités partielles, superficielles, fragmentées ; et chacun peut y participer, les adopter, les affirmer, les consommer et en changer à la manière de panoplies.

Pour Balandier, la mondialisation, qu'il appelle " le grand système ", tend d'une part « à produire une érosion des différences, des configurations d'altérité par lesquelles se manifeste la diversité des cultures, et grâce auxquelles se forment les identités. » En même temps, « il tend à devenir pour tous les hommes l'unique générateur d'une altérité absolument inédite... celle d'une altérité à soi, en soi... Comme si l'immense accroissement de ses capacités l'empêchait de parvenir à une relation intelligible de ce qu'il devient sur le flux du changement continu »². La différence se lit de moins en moins dans le monde, et de plus en plus dans l'histoire des technologies qui le modèlent, et le transforment de façon accélérée ; quelques années parfois suffisent pour que le paysage de nos existences change radicalement.

D'autres formes de reconfiguration de la différence se jouent grâce aux nouveaux moyens de communication qui permettent à des groupes virtuels de militants, de collectionneurs, de sportifs, de festifs, de se " brancher " les uns avec les autres, de former des communautés

1 Voir par exemple les travaux de Weber, un historien californien qui a étudié minutieusement la fin des terroirs français, Weber Eugène, *La fin des terroirs*, Fayard, 1998.

2 Balandier Georges, *Le grand système*, Fayard, 2001, p. 51 52, et aussi Cohen Elie, *Mondialisation et diversité culturelle*, in *Rapport mondial sur la culture*, Ed. UNSECO, 2000, p. 81.

virtuelles dont les membres cultivent les mêmes passions, inventent des rituels, échangent des savoirs, partagent les mêmes goûts, se distinguent des autres par des tenues vestimentaires et des attitudes corporelles qui les caractérisent. Et ces nouvelles tribus actualisent leur existence, la matérialisent au travers de rencontres physiques d'amis sporadiques ; le temps d'une manifestation politique, d'un festival ou d'une soirée, d'une aventure, d'une expédition au bout du monde, d'un colloque, d'une convention ou d'un séminaire ordonnés par quelques grands maîtres ; avant de se disperser à nouveau de sorte que l'identité de chaque membre puisse se recomposer dans d'autres activités. Car ces nouvelles tribus sont éphémères ; à la différence des autres formes de sociabilité holistiques antérieures, elles restent partielles, momentanées, se font et se défont sans arrêt. Les aéroports n'ont jamais été aussi pleins, note Wolton, parce que les NTIC stimulent les rencontres directes, réelles mais épisodiques de personnes qui ont commencé et continuent de se rencontrer sur Internet¹.

Enfin, une troisième forme d'altérité, caractéristique de la période contemporaine, est celle qui consiste à réactiver, à réinventer la tradition par la patrimonialisation d'objets, de monuments, de fêtes, de savoirs et de métiers, dans la quête des origines et l'exhumation des héros fondateurs, dans la redécouverte de pratiques religieuses, artistiques, culinaires... Cela se fait le plus souvent dans la perspective de recréer des liens afin d'avoir des choses à partager au sein du groupe et à échanger avec l'extérieur, l'étranger, le touriste, mais parfois aussi, pour s'isoler et exclure l'autre, ainsi qu'en témoignent certains mouvements ethniques, racistes et sanglants.

Cette esquisse par trop simple et lapidaire ouvre néanmoins la perspective de deux grands chantiers de recherche pour les sciences de l'Information et de la Communication.

L'un qui chercherait faire l'histoire des processus de communication ayant mis en relation les sociétés et les civilisations, jusqu'à produire notre univers postmoderne où un modèle de civilisation devient, hégémonique, tentaculaire parce qu'il a la maîtrise des canaux de communication qui assurent une mass médiatisation planétaire de ses façons de vivre ou de ses représentations.

1 Wolton Dominique, *Internet et après*, Flammarion 2000, p. 205.

L'autre, qui s'efforcerait de prendre la mesure des phénomènes contemporains de brassage et de recomposition des cultures au plus près des groupes sociaux, afin de repérer et d'étudier l'effondrement, la reconstitution, l'invention de nouvelles formes d'expression identitaire, de sociabilité et de solidarité, engendrées, permises par l'essor des moyens de communication.

La première perspective ouvre la voie d'une approche médiologique : Comment les sentes, les chemins, les routes de terre et de mer, de sable, de pierres et d'asphalte, les systèmes de navigation, les transports aériens, les réseaux ferroviaires ont mis en contact, puis en sont venus à brasser les civilisations, à en acculturer certaines, à en écraser d'autres, à provoquer l'essor des plus puissantes d'entre elles, avant que la rupture des réseaux de communication qui les avaient menées jusque là ne contribue à leur effondrement ? Comment est-ce que le langage, l'écriture, l'édition, les mass média ont sélectionné et transformé les savoirs, les idées, les représentations du monde, les aspirations des peuples, et quel impact cela a-t-il pu avoir sur chacun d'eux ?

On pense au travail de Régis Debray par exemple lorsqu'il étudie l'itinéraire de Dieu et explique comment le culte de l'éternel, les religions monothéiste, juive, islamique et catholique s'inscrivent dans des mouvements et des institutions, se transmettent depuis des millénaires et circulent par des médias qui les remodèlent, les recyclent, les diffusent de par le monde. Pour qu'un être transcendant survive à son acte de naissance, il a besoin d'organes et d'outils : Un organisme spirituel (famille, nation, église, secte...) et un appareil mnémotechnique (rouleaux, livres, effigies, figures ...) leur réunion seule assure une viatique (de *via*, le chemin, la route)¹. Dans une perspective assez similaire, Jean Lohisse montre comment la succession des systèmes de communication typiques : oral, scribal, massal et informels en privilégiant chaque fois une forme de langage ont bouleversé les sociétés et caractérisé l'émergence de nouvelles formes d'organisations sociales aux dépens des précédentes².

1 Debray Régis, *Dieu, un itinéraire*, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 23.

2 Lohisse Jean, *Les systèmes de communication : approche socio-anthropologique*, Éditions Armand et Colin, 1998.

La seconde perspective esquisse une anthropologie des mondes contemporains qui ferait toute sa place à l'influence des nouveaux médias sur la civilisation, et d'abord pour dire comment l'homme post moderne se débrouille avec ce que Marc Augé appelle " le rétrécissement du monde " ¹. Les images circulent et du même coup la dimension mythique de l'autre s'efface, les autres ne sont plus si différents, l'altérité demeure, mais les prestiges de l'exotisme se sont évanouis... le rapport à l'autre s'établit dans la proximité réelle ou imaginaire. Et l'autre sans les prestiges de l'exotisme, c'est simplement l'étranger souvent craint, moins parce qu'il est différent que parce qu'il est très proche. Georges Balandier fait injonction à l'Anthropologie d'étudier non seulement comment se transforme la planète, mais surtout comment l'homme post moderne (lui, parle de sur modernité) habite ces nouveaux mondes qui sont de moins en moins des territoires, des pays, des espaces physiques, et de plus en plus des univers virtuels mouvants, imaginaires, éphémères, tressés par les réseaux de communication ². « L'informatique, avec son temps numérique, écrit Lohisse, inaugure visiblement aujourd'hui, dans la vie quotidienne un nouveau rapport au temps... C'est le temps instantané des immédiats ; il n'est plus orienté du passé vers l'avenir, il ne représente plus rien. Il marque la simultanéité. Qu'il le veuille ou non, l'homme contemporain, du savant au manœuvre, se voit aujourd'hui projeté dans *l'outré temps* » ³.

Nous savons maintenant que la dynamique du mondial est profondément liée à la dynamique du local ⁴. « C'est en cette imbrication, estime Balandier, que réside l'un des défis majeurs imposés aux sciences sociales présentes » ⁵. L'Anthropologie est, de ce point de

1 Augé Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Ed. Champs Flammarion, 2001.

2 Balandier défend l'idée que l'on est passé du concept " de lieu " mot désuet renvoyant à des formes de territoires bien circonscrits, marqués par leur histoire, ancré dans le passé, à celui " d'espace " vocable en inflation d'emploi pour désigner les nouveaux mondes, les concentrations urbaines parfois qualifiée de non-villes, mégalo-pôles réelles ou virtuelles rhizomatiques, sans contour précis, fonctionnalisées, banales au possible. Balandier Georges, *Le grand système*, op.cit. p. 60.

3 Lohisse Jean, op.cit. p. 174.

4 Voir par exemple : Rasse Paul, « *Identités culturelles et communication en Europe, Le paradigme de la Méditerranée* », Communication et organisation, 2001 ; et aussi : Wolton Dominique, *L'Autre Mondialisation*, Paris, Flammarion, 2004.

5 Balandier Georges, *Le grand système*, op.cit. p. 229

vue, la bien armée. Elle tient le local dans ses mains grâce au travail ethnographique, mais sa tête est depuis toujours dans le global, avec ce projet qui la fonde, qu'elle nourrit et auquel elle se réfère pour avancer : faire l'histoire de l'humanité. « L'heure est venue, conclut Augé, d'une anthropologie généralisée à l'ensemble de la planète ... S'adapter au changement d'échelle, ce n'est pas cesser de privilégier l'observation de petites unités, mais prendre en considération les mondes qui les traversent, les débordent, et ce faisant, ne cessent de les constituer et de les reconstituer »¹.

Il reste à repérer des clans, des tribus éphémères, de nouvelles formes d'organisations sociales, des événements qui soient caractéristiques des nouveaux mondes. Maffesoli, par exemple, en esquisse les contours dans ces travaux sur les nouvelles formes de sociabilité tribales². Il reste à mener sur elles des études ethnographiques qui feraient toute leur place au rôle que les nouvelles technologies ont sur ces configurations sociales. En évitant d'en faire l'apologie, il faut s'efforcer de voir comment ces dernières, les unes après les autres, une fois dépassé l'engouement et les mirages qu'elles suscitent, modifient subrepticement mais durablement, notre rapport aux autres et au monde. L'approche anthropologique, à partir de matériaux accumulés par elle sur l'histoire des civilisations, peut permettre de prendre la mesure de mouvements imperceptibles et présager de leurs conséquences, là où on ne les attendait généralement pas ; une attitude prudente et fertile qu'ont déjà adopté les chercheurs qui font l'histoire des NTIC³.

Là, une ethnographie rigoureuse de terrain rencontre une anthropologie qui se souvient des mondes éteints, qui utilise le matériel accumulé par les ethnologues sur une multitude de sociétés et de civilisations disparues pour penser les mutations, leur donner du relief, prendre la mesure de ce qui se perd, de ce qui s'invente, et de ce qui peut se

1 Augé Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, op. cit. p. 178

2 Maffesoli Michel, *Tribalisme postmoderne*, in : Rasse Paul, Midol Nancy, Triki Fathi (Sous la direction de), *Unité diversité, Les Identités dans le jeu de la Mondialisation*, Ed. L'harmattan, 2002

3 Perriault Jacques, *La logique de l'usage, essai sur les machines à communiquer*, Flammarion, 1989.

Scardigli Victor, *Le sens de technique*, PUF, 1992.

Laulan Anne-Marie, Perriault Jacques, sous la dir. de., « Racines oubliées des sciences de la communication », *Hermès* n°48 – 2007.

comparer et s'interpréter à la lumière de pratiques séculaires aujourd'hui abandonnées.

Trop longtemps, les ethnographes ont été obsédés par l'idée qu'il fallait conserver la trace des cultures qui disparaissaient ; certains même espéraient les maintenir en vie, dans les écomusées par exemple, ce qui n'était bien sûr qu'une illusion, car ces mondes perdaient leur substance au fur et à mesure que s'effaçaient les communautés qui les avaient habités. Et pourtant, ce matériel si dérisoire et précaire soit-il, nous permet à présent de mettre en perspective nos univers dont le relief va en s'écrasant au fur et à mesure des progrès de la mondialisation. Il fournit un cadre de pensée où puiser pour " se détacher des effets d'emprise de la pensée consentante et unifiante que les instances surmodernes entretiennent " ¹. L'un des grands intérêts de l'Anthropologie est de donner du relief à nos mondes aplanis par la globalisation, non seulement l'uniformisation des cultures et des modes de vie, mais encore des références, des conceptions, qui font l'insidieuse progression de " la pensée unique", dans ses formes culturelles autant qu'économiques ². Elle nous invite à relativiser la donne politique et sociale contemporaine. Ainsi Balandier oppose, par exemple, à l'arrogance ethnocentrique de la pensée globale, si sûre d'elle-même en raison des moyens incomparables qui la servent, cette idée qu'il y a eu déjà bien des civilisations qui se pensaient et se voulaient " le tout du monde " mais qui ne sont pas parvenues à l'être, « l'unification s'étant défaite sous le coup de fractures nouvelles, de passions neuves produites par l'émergence du monde nouveau » ³. Une invitation à ne pas oublier que notre civilisation mondiale si puissante en apparence restes d'une grande fragilité.

D'autres sociétés ont existé, qui avaient une tout autre conception du monde, de toutes autres façons d'organiser le vivre ensemble, de produire et de répartir les moyens d'existence, de faire face à la pénurie,

1 Balandier Georges, *Le grand système*, op. cit. p. 230 ; voir aussi : Dupuy Francis, *Anthropologie économique*, Armand Colin, 2001, p.5

2 Rifkin Jeremy, *L'Âge de l'accès, La Nouvelle culture du capitalisme*, trad. fr., Paris, La Découverte, 2005. Rifkin Jeremy, *Le rêve européen, ou comment l'Europe se substitue peu à peu à l'Amérique dans nos imaginaires*, trad. fr., Paris, Fayard, 2005.

3 Balandier Georges, idem, p. 231-232.

de parvenir parfois à une certaine abondance, de gérer les conflits, de répartir le pouvoir, de prendre des décisions politiques, de régler la sexualité, de fonder des familles, de transmettre un patrimoine, de célébrer les ancêtres et les dieux... et cette diversité de solutions imaginées doit nous inciter à prendre du recul, de la hauteur, afin de contempler notre monde d'aujourd'hui, et d'éviter les pièges d'une naturalisation des règles économiques et sociales¹. Il n'y a pas de destin naturel de l'humanité. Notre monde n'a rien d'inéluctable, il est le résultat de choix politiques, économiques et technologiques, de jeux de pouvoirs, de stratégies de domination servant d'abord à la puissance des puissants, et cette lutte, toujours, des hommes en quête du bonheur.

La posture anthropologique nous invite à un retour sur nous-même, à une mise à distance des mouvements de l'histoire et des formes omniprésentes de la communication qui ont conduit à faire de notre société ce quelle est.

¹ Dupuy Francis, *Anthropologie économique*, Armand Colin, 2001, p.5 et aussi : Chiappello Eve et Botanski Luc, , Paris, Gallimard, 2004.